

Congrès de Berne : les femmes et la science ou la science des femmes ?

Autor(en): **Grandjean, Martine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-276710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Congrès de Berne : les femmes et la science ou la science des femmes ?

Fin novembre 1982 s'est tenu à Berne le 4^e Congrès national « Femmes et science ».

Nous étions une centaine. Beaucoup d'universitaires, les unes étudiantes, les autres dans le corps enseignant ou insérées dans des équipes de recherche. Mais aussi des femmes travaillant dans d'autres lieux, chez elles ou à l'extérieur, et que leur engagement féministe avait réunies là. Thème de cette année : « Forces des faiblesses féminines ou faiblesses des forces féminines ? »

La recherche relative aux femmes en Suisse suit, sous bien des aspects, le modèle général : née du mouvement des femmes, elle en constitue le bras éducatif. Mais elle est aussi déterminée par les caractéristiques helvétiques : plurilinguisme et régionalisme. Le dialogue entre Alémaniques et Romandes est un dialogue entre majoritaires et minoritaires unies dans une cause commune : le féminisme.

Si nos références culturelles sont, respectivement, plutôt germanophones ou plutôt francophones, une attitude similaire semble se dessiner par rapport aux recherches américaines quantitatives : utiles comme point d'appui pour alimenter une question, elles ne constituent pas une référence de pensée. En outre, les **Women's Studies** (recherche et enseignement) telles qu'elles sont organisées, sont, selon Judith Jánoska, un piège : « La science féministe court à l'échec si elle se constitue en ghetto. (...) On — les femmes — souhaite même la création d'une institution spécifique à l'intérieur du monde scientifique dominé par les hommes : les **Women's Studies**. Qu'est-ce que cela signifie ? Indépendamment du devoir, assurément nécessaire, d'étudier les conditions dans lesquelles on peut mettre en œuvre la libération des femmes, c'est le meilleur moyen de réduire encore une fois leur place dans le domaine des sciences. Pour reprendre une formule courante parmi les féministes, elles se font à elles-mêmes ce que les autres leur font : à cause d'un prétendu intérêt spécifique, elles renoncent à s'occuper des questions sociales globales. Sur un autre plan, par ailleurs, elles en restent toujours à leurs fourneaux et abandonnent, aujourd'hui comme avant, le souci général avec le pouvoir aux hommes ».

La recherche féministe, de par son origine et les objectifs qu'elle s'est fixés, est indissociable des questions de stratégie, puisqu'elle vise à lever le joug de l'oppression des femmes.

La thèse développée par les deux historiennes Anne-Marie Stalder et Brigitte

Schnegg à propos du mouvement féministe suisse du début du siècle concerne justement les choix stratégiques :

« Le mouvement des femmes du début de ce siècle se trouvait devant un choix historique. Pour légitimer ses revendications, il pouvait se référer ou bien à la position d'égalité du droit naturel et des droits de l'homme, ou bien à une anthropologie dualiste, qui veut valoriser le principe féminin dans la société. Nous considérons le fait que le mouvement féministe suisse dans sa majorité a choisi la deuxième position comme une des raisons principales de son manque d'impact.

Sous la forme de l'idéologie de la féminité, le dualisme a offert aux femmes une identité, qui leur a permis de formuler leurs revendications à l'intérieur du cadre traditionnel et toléré de leur rôle. En acceptant cette identité, les femmes ont pu se soustraire au procès pénible que représente la recherche d'une nouvelle identité et elles ont échappé à la vraie confrontation avec le patriarcat. Le prix en était l'échec de leur mouvement d'émancipation.

La réalisation de projets d'orientation dualiste s'est avérée plus facile dans la pratique politique du mouvement que la réalisation des revendications égalitaires, car les projets dualistes pouvaient compter sur le consentement latent du patriarcat (voir l'exemple de l'introduction de l'école ménagère). Il s'ensuit que le nombre de femmes organisées ayant une position combattive et radicale diminuait tandis que la majorité se contentait de demandes conformes à leur rôle ».

Tout autre registre avec les exposés d'introduction des Romandes. Parlant sur le thème « notre force, c'est notre faible résistance » (termes empruntés à la psychanalyste française Luce Irigaray), Anne-Marie Käppeli et Marcelle Hochstaetter

ont suivi la voie des « autres questions » : « Quelle est notre part dans une parole des passions ? Dans quelle mesure nos prétendues faiblesses, à savoir notre souplesse, notre manque d'intérêt pour la hiérarchie, notre sensibilité, notre acceptation des différences, etc., peuvent-elles être les bases d'une nouvelle logique ? »

Les thèses défendues par les Suisses alémaniques et les questionnements des Romandes ont fusionné comme points de discussion dans les groupes de travail qui ont suivi les exposés.

Car l'affirmation des différences comme présumé à la recherche ne va pas de soi. Du choix que l'on fait de revendiquer la différence découle le rapport que les femmes veulent entretenir avec le pouvoir. Les « faiblesses » féminines, tant qu'elles n'engendrent pas une autre logique, ne sont-elles pas une manière de refuser d'enrayer la machine du pouvoir en se déclarant délibérément « à côté » ? Dans ce sens, la thèse de Jánoska est intéressante, car en faisant de la solidarité active l'élément de base du mouvement des femmes, elle tente de créer un cadre possible pour une relation de lutte qui n'est pas celle de la rivalité.

Les problèmes débattus lors de la rencontre sont difficiles. Pour tenter de clarifier un certain nombre de points, le groupe « science féministe » de Berne avait, pour cette occasion, dessiné un projet de « Plateforme pour la propagation de la science féministe ». Remarquable document de synthèse sur le sujet et excellent document de prospective, la plate-forme symbolise l'organisation parfaite de la rencontre. Déplacements d'un lieu à l'autre pour les plénières ou les groupes de travail, logement des participantes, respect des horaires, le tout dans un climat de non-directivité, je félicite les organisatrices pour avoir su respecter cet équilibre si difficile. ●

Martine Grandjean

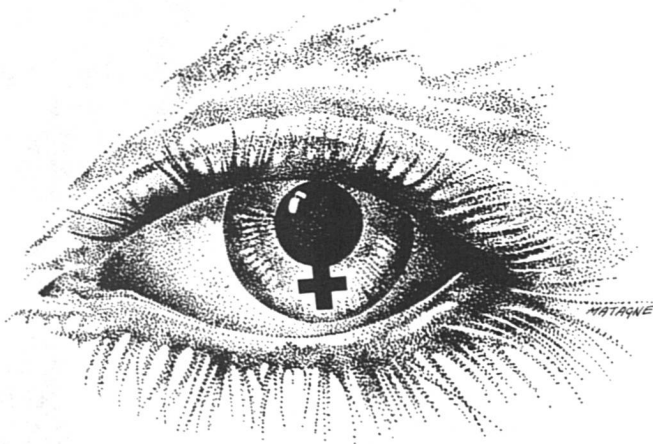


Illustration « Femmes d'Europe »